

CONVERGENCIA, MOUVEMENT LACANIEN POUR LA PSYCHANALYSE FREUDIENNE.

BARCELONE 2023

Quelle éthique pour la pratique psychanalytique aujourd'hui ?

Présentation Escuela de Psicoanálisis Sigmund Freud-Rosario

La *praxis* psychanalytique aujourd'hui

Affirmer que la *praxis* psychanalytique est orientée vers cet os du réel à travers le symbolique nous permet de soutenir qu'il n'est pas possible de la réaliser sans ce mouvement moebien, intension-extension, qui la supporte.

La formation de l'analyste implique la mise en acte dans l'extension d'une École, Association, interlocution avec les autres, des Journées, Convergencia. C'est ce de quoi rend compte et montre la pratique analytique.

À partir de cela nous allons traiter les thèmes qui convoquent à cette rencontre, car, sans cesser d'interroger la « subjectivité de l'époque », ce sont des questions qui touchent au cœur du Discours analytique, comme l'un des discours qui, en tant que revers du Discours *Maître*, comme effet de l'acte analytique tourne au Discours hystérique comme position analysante.

Dans la ronde des Discours, le Discours capitaliste ne cesse de faire obstacle à la possible dimension symptomatique qui, dans son rôle d'articulation désir-jouissance, casse la relation S1 S2 poussant à la jouissance. Nous soulignons que, même si le discours capitaliste est prédominant, les trois autres discours peuvent favoriser des tournants permettant l'instauration d'une position analysante.

Que signifie donc de conduire un traitement aujourd'hui ? L'analyste, avec sa présence, en offrant son corps à l'écoute, est support, *semblant* d'objet pour que l'analysant parle. L'analyste offre de donner lieu au dire et permet ainsi de mettre en jeu la contingence.

Il n'est pas question de décider et de se proposer de « faire » *semblant de*, mais d'être à disposition pour ce que celui qui parle, l'analysant, impose, car le *semblant* est précisément un effet du discours analysant.

Sans la singularité propre d'un sujet, il n'y a pas de signifiant qui le représente pour un autre signifiant. Lacan produit un paysage de l'inconscient structuré comme un langage reformulant l'inconscient comme ce qui rend compte du *parlêtre*, qui en tant qu'il parle, jouit !!! *Jouis-J'ouïs*, homophonie qui met en acte ce que nous appelons habituellement jouissance phallique, qui au : jouis ! la réponse soit toujours : j'ouïs.

Ce passage que fait Lacan implique de soutenir la différence entre le langage et *lalangue* qui inclue la pulsion, s'il y a eu d'investissement pulsionnel, tandis que le savoir inconscient est un savoir qui se soutient, et contre *lalangue*

Quelles sont les résistances avec lesquelles nous nous retrouvons aujourd'hui dans notre pratique ?

Nous pouvons considérer les effets de la pandémie, ce Réel avec lequel nous nous sommes rencontrés et qui nous a traversé, et nous traverse encore, ou même plus, la *praxis* analytique dans la post pandémie.

Si bien le possible a été de nous ouvrir - nous ne sommes pas restés dans cette prison – et considérer la virtualité par des séances téléphoniques, par visioconférences, par Zoom et d'autres applications possibles qui comportent un écran, car la voix est l'une des formes de la présence, lorsque l'ouverture au présentiel a été possible, c'est-à-dire de mettre le corps et non seulement la voix, tous deux, l'analysant et l'analyste, nous percevons des effets, que nous pouvons nommer de « refus » (*Ablehnung*). Il s'agit en effet, de la part de l'analysant, de « refuser » de mettre le corps, en proposant des séances virtuelles face à un obstacle pour venir et mettre en place le corps dans la séance prévue. Nous observons aussi la demande de changements d'horaires, et la tendance de l'analyste à satisfaire cette demande. C'est une sorte d'inertie de la pandémie, qui a donné une continuité à cette modalité virtuelle, et c'est encore le cas aujourd'hui. C'est pour cela que nous l'interrogeons comme une manière de refuser de mettre le corps : aussi bien celui de l'analysant que celui

de l'analyste qui répond à la demande en continuant avec les séances en ligne, en changeant les horaires ou autres, que nous pouvons considérer comme une résistance à l'analyste.

Cette situation, ainsi que d'autres, ont ramené la question du corps de l'analyste dans notre École, et ont donné lieu à de nombreux échanges avec des analystes d'autres institutions. Le corps de l'analyste fait partie de la scène analytique, dans la mesure où il est l'opérateur du cadre que la constitue. Nous savons que ce n'est pas n'importe quelle scène, qu'on y parle comme il n'est pas possible de le faire ailleurs, et comme le maître disait, c'est la place de « l'autre scène ».

Dans la scène analytique le rapport sexuel est exclu. « L'analyste, en tant que tel, n'a pas de corps. Ou bien, son corps n'a pas d'*Erscheinung*, c'est-à-dire, de manifestation de ce qui lui est propre ».¹ La présence de l'analyste est donc nécessaire pour que les manifestations de son corps ne deviennent pas présentes. L'analyste, à la place du mort, met en suspens son moi. Il n'est pas entendu non plus comme dans n'importe quel autre lieu. C'est pour cela que l'enseignement de Lacan par rapport à la position de l'analyste, comme nous l'avons dit au commencement, oriente et renouvelle nos questions.

L'une des questions, précisément, que cette rencontre nous propose d'interroger, porte sur la temporalité : moins de séances, mais aussi une manière de ne pas entrer en analyse en dissolvant le symptôme ou en se désangoissant. La demande de changements d'horaires est aussi une question liée à la temporalité. Nous savons qu'entrer en analyse comporte une série d'opérations qui ne sont pas telles sans le désir du sujet d'avancer, empêché par certaines satisfactions qui le laissent en marge de la vie. Nous pouvons dire qu'il passe de l'instant de voir au moment de conclure, en sautant le temps de comprendre. Sans le temps logique de comprendre, le moment de conclure n'amènera pas, précisément, à la précipitation qui lui est propre, mais ce sera quelque chose d'autre liée à la compulsion. Le temps de comprendre est fondamental dans le cours d'une analyse. Depuis la première

¹ Yankelevich, Héctor: Lógicas del Goce. "El marco del análisis y el cuerpo del analista", Chap. 1. Page 20. Ed. Homo Sapiens. Rosario. Argentine, 2002 (Le cadre de l'analyse et le corps de l'analyste)

topique freudienne, la flèche écrite dans le schéma « du peigne » indique la temporalité dans le processus de tout acte psychique, comme le montre de manière catégorique le travail du rêve. Lacan, avec « l’assertion de certitude anticipée », nous fournit l’outil précieux des temps logiques.

L’acte analytique comporte la temporalité de la logique du moment de conclure, tant que le temps de comprendre puisse avoir effectué son travail, de manière que l’analyste puisse produire cet acte que la tâche analysante rend possible. Donc, il ne s’agit pas de passages à l’acte, ni de favoriser des *actings out*.

Les récits d’Hilda Doolittle² sur son analyse avec Freud, dans *Écrits sur le mur*, transmettent le « savoir-faire » de l’analyste lorsqu’il écoute en attention flottante, et rendent compte, *après coup*, de la fonction « désir de l’analyste » qui a été en jeu. Elle amène ses visions en analyse, et Freud intervient activement : il demande quelle est la taille des images, combien de temps elles ont duré, si elle était avec les yeux ouverts ou fermés, quelle en était la forme, si elle pouvait supposer des déesses et si oui, laquelle. Nous le voyons (dans la lecture) aller du divan aux vitrines, dans lesquelles le Professeur avait sa collection d’objets de valeur archéologique et artistique, choisir une statuette et retourner vers le divan avec elle, et dans ce va-et- donner une figure, une écriture hiéroglyphique, à ce qui s’était présenté dans les visions, de manière vague.

Nous parlions du temps pour comprendre qui est nécessaire, et qui implique ce discours sans mots, mais pas sans langage, et de l’écran, qui fait écran à différence de la présence qui a aussi sa temporalité et son espace, ce réel du cabinet, le divan, la poignée des mains, ou le baiser, et de la part de l’analysant, son déplacement, sa manière de saluer, l’arrivée à la séance prévue.

Le témoignage de Suzanne Hommel³ de son analyse avec Lacan est un apport pour comprendre ces questions. Elle a vécu la guerre et l’après-guerre, la faim, l’horreur et

² Doolittle, Hilda: Tributo a Freud. (cartas) “Escrito en la pared”. Pag 49. Colección Tauro. Schapire Editor. Bs As. 1979 (Écrits sur le mur)

³ <https://youtu.be/ai6zzNoVkJU>

l'angoisse. Dans un des premiers entretiens, elle lui demande si elle pourra enlever cette douleur, bien qu'elle connaisse la réponse. Le regard de Lacan lui faisait comprendre qu'elle devait vivre toute sa vie avec cette douleur. Un jour elle apporte un rêve : « Je me réveille à 5 heures du matin » et elle ajoute « c'était à 5 heures que la Gestapo venait chercher les juifs aux maisons ». Devant ce dire, Lacan fait un acte : il se lève du fauteuil d'un coup et il se rapproche et lui caresse le visage très délicatement. Son acte, un *geste à peau*. Bien qu'il n'ait pas réduit la douleur, il l'a modifiée. 40 ans plus tard, lorsqu'elle raconte ce fragment d'analyse, elle éprouve encore ce *geste à peau*. C'était un *geste* qui a fait appel à l'humanité. Il est donc possible d'inventer à chaque fois, si le cadre de l'analyse, comme nous l'avons dit, est bien tracé et si chaque analyste soutient sa pratique à partir de sa position en tant que tel, selon la logique des quatre discours.

Susana Splendiani

Par EPSFROS